CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA

MENSTRUATION.

Tribut Académique,

Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 4 août 1837;

PAR

Jean-Paul-Édouard-Boniface COSTE,
de Labastide-de-Lévis (*Tarn*);

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Mulieribus succurrere disco.

Montpellier.
IMPRIMERIE DE BOEHM ET Ce, ET LITHOGRAPHIE,
Boulevard Jeu-de-Paume.

1837.

۲۱.

A MON PÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

En vous dédiant le premier fruit de mes études médicales, je sens combien mon cœur est loin de s'acquitter envers vous. C'est aux innombrables sacrifices que vous avez faits pour mon éducation et à vos bontés, que je vais vous devoir l'une des plus belles et des plus honorables professions. Puissé-je un jour être assez heureux pour vous donner des témoignages de la plus vive reconnaissance, et vous rendre au-delà de vos bienfaits!

A MA MÈRE BIEN AIMÉE.

Votre amour pour moi n'a jamais connu de bornes. Vous n'avez reculé devant aucune privation; vous vous êtes prêtée à tous mes désirs. Je ne pourrai m'acquitter envers vous, qu'en vous consacrant toute ma vie.

COSTE.

A MON GRAND-PÈRE.

Respect ! obéissance !

A MON ONCLE,

JEAN-FRANÇOIS-BAPTISTE **RUDELLE**,

Chef d'escadron ; Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur ; Chevalier de première classe de l'Ordre royal et militaire espagnol de Saint-Ferdinand.

Amitié inaltérable

A mon Oncle et à ma Tante COSTE,

propriétaires à Sénouillac.

Gage du plus sincère attachement.

A MA SŒUR ET A MES FRÈRES,

MES MEILLEURS AMIS.

A TOUS MES PARENS ET AMIS.

P. COSTE.

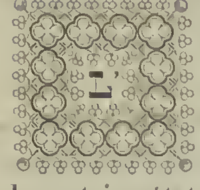


CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA

MENSTRUATION.

. . . . *Longæ*
Ambages; sed summa sequar vestigia rerum.



ÉVACUATION sanguine par le conduit vulvo-utérin à laquelle la femme se trouve généralement assujettie, hors les cas de grossesse, d'allaitement et de certains états morbides, d'une manière périodique et plus ou moins régulière, depuis la puberté jusqu'à l'âge de retour, est communément désignée sous les noms de *règles, menstrues, flux menstruel, mois, ordinaires.* On appelle menstruation, mot dérivé de μεν, mois, et de ρεω, je coule, l'action par laquelle se fait cet écoulement périodique, ou la fonction qui le prépare et l'exécute.

Pour ne rien omettre de ce qu'il y a de remarquable dans l'étude de cette importante fonction, nous diviserons notre travail en trois parties : la

première aura pour objet d'examiner, 1° la puberté; 2° les phénomènes de la première éruption menstruelle, éruption qui est l'un des principaux indices chez les filles de la transition de l'enfance à l'adolescence ; 3° la menstruation une fois établie; 4° l'hygiène et la thérapeutique applicables au cas où cette fonction ne paraît point, et à ceux où elle s'établit avec difficulté. La seconde partie concernera les dérangemens de la menstruation. La troisième sera consacrée à l'histoire de l'époque critique ou de la cessation complète des menstrues.

PREMIÈRE PARTIE.

§. I. — Puberté.

Les approches de la puberté, c'est-à-dire du passage de la vie de l'enfant à celle de l'adulte, effacent les traits généraux de l'espèce, pour imprimer à chaque individu les marques distinctives de son sexe. L'éruption des menstrues, le développement des mamelles en sont les signes pour la femme; l'émission de la liqueur séminale, le changement de la voix, la formation de la barbe en offrent les marques pour l'homme. A cette époque ils deviennent l'un et l'autre ce qu'ils doivent être le reste de leur existence. Ce n'est pas seulement dans la structure et l'action des organes sexuels que ces deux êtres semblent si différens : c'est dans toutes les parties de leurs corps, dans l'ensemble de leurs aptitudes ou affectibilités

vitales et morales, qu'on peut saisir entre eux des différences bien tranchantes.

La puberté arrive plus tôt pour le sexe féminin que pour le masculin, en vertu des lois primordiales de la nature, non pas à raison de la petitesse des organes de la femme, comme l'ont cru quelques auteurs, attendu que les filles d'une haute stature sont en général plus tôt pubères que des garçons de leur âge, dont la taille a de faibles proportions.

Le développement des facultés génératrices, effet principal de la puberté, coïncide, dans les deux sexes, avec l'accroissement du corps. Mais, que de différences dans tous les autres phénomènes! Chez l'homme, la peau prend une teinte plus foncée; des poils naissent à la surface de cette enveloppe et spécialement au visage; les formes musculaires se dessinent plus nettement; la physionomie prend déjà une certaine expression virile; la voix devient grave, forte, véritablement mâle. Chez la jeune fille, la même révolution s'annonce par l'épanouissement de toutes les parties du corps, l'élévation de la poitrine, l'accroissement de la gorge, l'élargissement de la région cervicale, des formes plus souples, plus gracieuses, des traits plus délicats, plus expressifs, l'incertitude de la voix, le progrès de l'esprit, et une foule d'autres modifications dans le systême entier, principalement dans l'appareil génital. Naguère, vive et sémillante, elle dansait avec ses douces compagnes; maintenant, sombre et rêveuse, elle cherche

le silence de la solitude. Vous voyez la pudeur et l'innocence colorer ses joues d'albâtre, quelques larmes involontaires s'échapper de ses yeux timides, et une pensée vague, dont elle ignore l'origine, lui inspire des chagrins inconnus : on dirait qu'elle éprouve déjà le sentiment de la haute mission que la nature est sur le point de lui confier, et qu'elle aperçoit de loin le bonheur d'être mère avec toutes les craintes attachées aux difficiles obligations du mariage.

Peu développés avant l'époque où apparaissent tant de nouveaux phénomènes, presque réduits jusqu'ici à *une vie toute privée*, les organes de la génération prennent tout à coup une telle importance, que Vanhelmont n'hésitait pas, dans son imagination ardente et ses inspirations en quelque sorte poétiques, à proclamer que ces organes étaient la seule source des qualités distinctives de la femme, et de toutes les conditions naturelles ou physiques qui la font être ce qu'elle est : *Propter solum uterum*, disait ce célèbre systématique, *mulier est id quod est.* Sans doute, une femme qui serait privée d'utérus, ne réunirait pas tous les caractères spéciaux de son sexe, et ne serait pas ce qu'elle devrait être ; mais n'en peut-on pas dire autant, et avec plus de raison, des ovaires ? La femme serait-elle femme sans un cervelet, c'est-à-dire, sans l'organe qui, d'après les observations de Gall et de plusieurs autres médecins, paraît présider aux facultés génératrices ? Peut-être serait-on plus fondé à prétendre

que la femme *est ce qu'elle est* par rapport à son organisme entier, à son tempérament et à tout ce qui la constitue : empressons-nous toutefois de reconnaître que c'est principalement à cause de son système générateur, qu'elle forme un être spécial et qu'elle se distingue de l'autre sexe.

Sous l'influence de l'énergie que la puberté communique à ce système et des actes plastiques qui s'y établissent, l'utérus prend, dans l'espace d'un an au plus, des dimensions presque doubles de celles qu'il avait d'abord ; son grand diamètre s'alonge de moitié ; son corps et son col s'accroissent et s'épaississent. Les ovaires deviennent en même temps plus volumineux, plus arrondis, et les vésicules plus grosses. On y trouve des corps jaunes, produits, suivant Home, Brugnone, Cruikshank, par une excitation vive, soit spontanée, soit provoquée de l'appareil sexuel sans approche du mâle. De toutes les parties consacrées à la génération chez la femme, il n'en est pas d'aussi importantes, d'aussi essentielles que ces organes, puisqu'ils renferment les matériaux capables de produire un nouvel individu, comme les testicules de l'homme contiennent le principe nécessaire pour les féconder. Pour prouver combien grande est leur prépondérance sur la matrice, nous ferons remarquer : 1° qu'on a vu des femmes ayant un utérus sans ovaires, privées de toutes les prérogatives et de tous les signes de la nubilité ; 2° que des filles, chez qui les ovaires ont été extirpés dans l'état

nubile, ont perdu tous les caractères de la puberté et de la fécondité (Pott, Simon), quoique la matrice restât saine ; 3° que certaines femmes, au contraire, privées d'utérus, mais pourvues d'organes ovariques, n'ont pas moins éprouvé des besoins vénériens et même tous les signes d'un molimen hémorrhagique aux époques mensuelles (1).

Les trompes ne participent pas moins aux modifications dues à la puberté : elles s'alongent, s'épaississent ; des fibres évidemment musculaires se développent entre la tunique extérieure ou péritonéale et la tunique intérieure ou muqueuse ; le pavillon se transforme en tissu érectile, etc.

Les rapports qui s'établissent à l'époque pubérienne entre les parties de la génération et les organes les plus influens de l'économie sont si intimes, que les uns agissent puissamment sur les autres, et en reçoivent à leur tour une réaction proportionnée. Or donc, si les maladies graves de l'utérus ou des ovaires affectent le cerveau, les nerfs, les sens extérieurs, réciproquement les maladies de ces derniers peuvent être la source des troubles habituels qui se passent dans les premiers. N'a-t-on pas, dans le changement de la voix, une preuve évidente de la sympathie qui survient aux approches de la nubilité,

---

(1) Voyez une observation de Dupuytren, dans le Répert. d'anat. path., et une observation de Stein, dans le Journ. d'Huffeland, mai 1819.

entre le larynx et les organes génitaux ? Qui ne sait que, dans cette nouvelle phase de l'existence de la femme, les parties sexuelles contractent également des relations avec l'appareil respiratoire ; qu'ainsi, par exemple, les trop fréquentes émissions séminales affaiblissent considérablement les poumons? Qui ne connaît la force avec laquelle les viscères du bas-ventre peuvent, à dater du moment où la puberté s'annonce, commander en quelque sorte au système de la génération, et la manière puissante dont celui-ci peut de même modifier ces viscères?

S'il est vrai, comme l'attestent tous les médecins observateurs, que la puberté puisse faire déployer le pouvoir médicateur de la nature, et faire cesser certaines maladies jusque-là fort opiniâtres, telles que les scrofules, le rachitis, les dartres, la teigne, l'épilepsie, etc., il ne l'est pas moins qu'elle peut contribuer au développement de plusieurs autres, notamment la chlorose, l'hystérie, la dyspepsie, des névroses, diverses phlegmasies, etc.

§. II. — Première éruption menstruelle.

Presque tous les changemens, que nous avons vu signaler la transition de l'enfance à l'adolescence, sont les phénomènes précurseurs de la menstruation. Néanmoins, la première apparition du flux menstruel est encore très-souvent annoncée par des signes particuliers : ainsi, les parties génitales devien-

nent turgescentes et très-sensibles ; la jeune fille éprouve des lassitudes, des bouffées de chaleur, des rougeurs subites et fréquentes, des palpitations de cœur, quelquefois une toux spasmodique. Dans quelques cas, il y a perte d'appétit, nausées, constipation ou diarrhée, mais presque toujours une tension incommode dans les lombes, sur le sacrum, à l'épigastre ; tantôt différentes hémorrhagies, comme épistaxis, hématémèse, hémoptysie ; parfois, incontinence d'urine, sueurs diminuées ou augmentées. Quand il existe une pléthore bien prononcée, on observe les symptômes propres aux hémorrhagies par fluxion générale, frissons, pâleur de la peau ; peu après, pouls dur, fréquent et élevé, chaleur à la peau, soif très-vive. Cet état fluxionnaire cesse instantanément, à l'apparition de quelques gouttes d'une matière séreuse, suivie d'un léger flux sanguin.

La première éruption des règles est quelquefois précédée d'une toux spasmodique. D'autres femmes sont tourmentées de maux de tête, de divers symptômes nerveux ; il leur survient de temps en temps des bouffées de chaleur ; le sommeil est troublé par des rêves fatigans. Quelques-unes ont des vertiges, des palpitations et autres phénomènes hystériques ; l'appétit se perd ; des mouvemens fluxionnaires produisent dans différentes parties du corps, particulièrement au nez, aux lèvres, au cou, des tuméfactions plus ou moins considérables, ou des rougeurs et des efflorescences cutanées.

Hâtons-nous d'ajouter, cependant, que la première éruption menstruelle n'est pas toujours aussi tumultueuse; qu'elle peut même s'effectuer quelquefois sans le moindre dérangement fonctionnel, et, pour ainsi dire, à l'insu de la jeune adolescente.

Époque de la première menstruation. — Plusieurs causes peuvent influer sur cette époque, ainsi que sur la qualité, la durée et la fréquence du flux périodique; ce sont le climat, le tempérament, le genre de vie, les affections morales, certains effets de l'habitude, etc.

L'antiquité crut, comme une vérité constante, que les habitans des climats chauds avaient peu de sang, en comparaison de ceux des pays modérément froids: aussi Végèce, en parlant des nations parmi lesquelles il convient de choisir les soldats, conseille de négliger celles qui sont brûlées par le soleil, parce que, dit-il, les hommes y manquent de courage, et craignent les blessures, comme s'ils tremblaient de répandre un sang que la nature leur donne avec épargne(1). Toutefois, suivant la remarque de M. le professeur Lordat, la chaleur des contrées méridionales, si peu favorable à la formation du sang, est une cause bien avérée d'hémorrhagie(2). La première apparition des règles est d'autant plus précoce, que

---

(1) *De re militari, lib. I, c. II.*
(2) Traité des hémorrhagies.

l'on s'avance davantage vers la ligne équinoxiale. Sous la zone torride, les femmes sont réglées à huit ou neuf ans, et peuvent, dit-on, concevoir à dater de ce moment. Les éthiopiennes, les égyptiennes, les algériennes sont menstruées, pour la plupart, dès la dixième année. En Espagne, en Italie, les femmes sont nubiles à douze ans : aussi, le droit romain permettait-il de marier les filles à cet âge. Mais, outre que les climats très-chauds avancent l'époque de la première menstruation, ils rendent encore le flux menstruel plus abondant. Les femmes de ces climats, dit encore le savant auteur du Traité des hémorrhagies, rendent au moins deux fois plus de sang par les menstrues, que celles des pays septentrionaux. Blumenbach assure que la plupart des européennes, transportées dans la Guinée, y périssent par des hémorrhagies utérines ou autres. Un pareil résultat ne peut point nous étonner, quand on sait que la chaleur du climat a été toujours regardée par les médecins comme une contre-indication à la saignée. La précocité des règles et leur abondance dans les contrées méridionales, doivent même, si nous avons égard aux mauvais effets des émissions sanguines artificielles, être considérées moins comme des bienfaits d'une nature médicatrice, que comme les indices d'une trop prompte, trop grande consommation de la vie dans la réaction continuelle de ses forces contre une excitation si peu favorable aux actes nutritifs et à une bonne sanguification.

L'époque de la première éruption menstruelle, dans nos climats tempérés, a lieu de douze à quinze ans: elle est d'autant plus tardive, qu'on avance vers le Nord. Les filles de la Suède, du Danemarck, de la Norwège, de la Russie, sont réglées entre seize et dix-huit ans. Dans ces climats, les menstrues durent aussi plus long-temps, et la fécondité y est en général si grande, que les femmes ont rarement moins de dix ou douze enfans. Olaüs et Rudbek assurent même qu'il n'est pas rare d'en trouver qui en avaient fait jusqu'à trente.

Quoique la menstruation s'établisse presque toujours aux époques qui viennent d'être désignées, il est des cas où cette fonction se montre beaucoup plus tôt. Ainsi, Duverney, en 1709, communiqua à l'Académie des sciences de Paris, l'observation d'une fille de huit jours, qui avait un écoulement de sang par le conduit vulvo-utérin. Clarke et d'autres observateurs ont vu aussi des filles menstruées dès l'âge le plus tendre. Toutefois, une menstruation aussi anticipée, effet sans doute d'une constitution fluxionnaire, ne nous paraît pas avoir une parfaite similitude avec la menstruation naturelle, c'est-à-dire avec celle qui est la compagne ordinaire de la fécondité.

Les filles d'un tempérament lymphatique sont plus tardivement et plus difficilement réglées que celles qui sont sanguines ou nerveuses. La première menstruation paraît généralement plus tôt chez les citadines que chez les villageoises, probablement parce que

leur genre de vie les rend plus sensibles, plus délicates, plus excitables.

§ III. — Menstruation établie.

1° Une fois déclarée, l'évacuation menstruelle se reproduit à peu près tous les mois. Il y a pourtant des femmes chez lesquelles cette reproduction a lieu deux fois dans l'espace de trente jours, et d'autres en qui cet écoulement suit, dans ses retours, une période différente de la période trentenaire, sans qu'il en résulte pour elles aucune incommodité notable. En général, dans les cas où la menstruation s'exécute le plus régulièrement, les retours ont lieu tous les vingt-huit ou vingt-neuf jours.

2° L'appareil fluxionnaire qui précède ou accompagne la menstruation, est général ou local.

Dans le premier cas, il s'annonce par des frissons, une sensation de resserrement, la pâleur de la peau, l'engourdissement des membres, de l'agitation, un malaise et un mouvement fébrile plus ou moins prononcé.

Dans le second cas, les seuls phénomènes précurseurs sont, de très-légères douleurs à l'hypogastre et aux lombes, un peu de chaleur à la vulve, un prurit érotique et un peu plus d'excitabilité. La fluxion menstruelle a ordinairement ce caractère chez les personnes du sexe qui se livrent à des travaux péni-

bles, et chez celles que leur tempérament et leur manière de vivre disposent peu aux hémorrhagies.

Plusieurs femmes, pendant les règles, sont sujettes à des caprices très-singuliers, à des goûts bizarres, et à un changement dans leur caractère qui devient enclin à la tristesse, plus irascible et plus susceptible d'émotions.

3° La durée de l'excrétion menstruelle est pour l'ordinaire, dans nos climats, de quatre à cinq jours. Le premier jour, le flux est peu considérable, séreux; le second jour, il est plus abondant, plus coloré; le troisième jour, il sort un sang rouge-vermeil; le quatrième jour, l'écoulement diminue et se décolore: vers la fin du cinquième ou sixième jour il cesse complétement; mais la menstruation ne se comporte pas toujours ainsi. Un grand nombre de femmes, en effet, ne perdent qu'un jour, même moins; tandis que d'autres perdent huit, dix, douze jours, sans la plus légère atteinte à la santé. On ne doit donc pas regarder, avec Astruc, tout écoulement qui dure moins de deux jours, ou qui dépasse le sixième, comme l'effet d'un état morbide; on ne doit le considérer comme tel, que dans le cas où il ne se fait pas de la même manière qu'il se faisait auparavant, et que la femme, au lieu de se sentir allégée, plus forte, éprouve du malaise, un sentiment de lassitude, de l'agitation, ou d'autres symptômes d'éréthisme.

4° Le sang des règles ne diffère nullement de celui

qu'on tirerait de toute autre partie du corps. On peut citer, il est vrai, des observations dans lesquelles la blennorrhagie a été l'effet de la cohabitation avec des femmes exemptes de syphilis pendant leurs menstrues. On a vu aussi quelques personnes, celles surtout qui étaient disposées aux scrofules, aux dartres, ou à quelque affection cacochyme, exhaler une odeur *sui generis* pendant la menstruation; mais ces faits exceptionnels s'offrent rarement, et il est permis de présumer que, lorsqu'ils se présentent, l'altération des menstrues tient à leur mélange avec une matière acrimonieuse sécrétée par la membrane muqueuse vaginale, ou bien à une mauvaise composition du sang, à une idiosyncrasie spéciale.

5° La quantité de liquide sanguin excrété à chaque période menstruelle, diffère selon les pays et la constitution des personnes. S'il faut en croire les médecins de l'ancienne Grèce, il paraîtrait que les femmes de cette glorieuse nation perdaient de vingt à vingt-quatre onces. On évalue cette perte, dans nos contrées, de demi-once à quatre onces.

6° On a tour à tour cherché à expliquer la périodicité du flux menstruel : 1° par l'influence de la lune, bien que cette influence ne soit pas démontrable, et que toutes les femmes ne soient pas réglées simultanément à une seule et même époque; 2° par l'attitude droite, malgré que l'homme qui a cette attitude n'ait pas en général d'écoulement périodique; 3° par les retours réguliers des excitations

diurnes, des saisons, etc., sans faire attention que ces mêmes causes agissent dans tous les âges, et que, néanmoins, la menstruation n'a lieu ni dans l'enfance, ni après quarante ou quarante-cinq ans. D'ailleurs, si l'écoulement dont il s'agit dépendait d'excitations pareilles, pourquoi ne l'observerait-on pas chez les individus mâles de l'espèce humaine et chez tous les animaux? Peut-on dire que l'éruption des dents, la croissance, les révolutions propres aux divers âges, et une foule d'autres phénomènes qui ont lieu d'une manière périodique, correspondent à l'intermittence d'action des modificateurs externes et leur soient absolument subordonnées? Avouons donc, 1° que la périodicité de la menstruation n'est pas plus explicable, dans l'état actuel de nos connaissances, que la cause première de la vie; 2° que la cause de cette périodicité se rattache probablement aux lois primordiales qui régissent les actes vitaux; 3° que la fonction menstruelle est, selon toute vraisemblance, suscitée par le besoin de prévenir une pléthore sanguine ou séreuse, et conséquemment, qu'il y a non-seulement convenance dans ses retours, mais encore nécessité.

7° On a lieu de penser que la matrice est la source ordinaire et naturelle des menstrues, puisque le calibre de ses vaisseaux, la porosité de sa substance, le passage continuel du sang à travers son tissu spongieux, concourent à favoriser cette évacuation. Néanmoins, le conduit vulvo-utérin peut vraisemblable-

ment s'y prêter, comme l'utérus, lorsque certains obstacles, certaines maladies ne lui permettent plus de le fournir (1) : la nature peut même quelquefois changer la direction de ce flux, le détourner des organes génitaux, et le transporter sur d'autres organes qui n'en ont pas l'habitude. Ainsi, l'on a vu l'estomac, les mamelles, les narines, les yeux, les doigts, l'ulcère d'une partie quelconque, devenir le centre d'une fluxion hémorrhagique, ou d'une menstruation supplémentaire.

§. IV. — Un mot sur l'hygiène que réclame la première menstruation, et sur la thérapeutique applicable aux cas ou cette fonction ne parait point, ou bien s'établit avec difficulté.

1° *Soins hygiéniques.* — Les conseils donnés par l'hygiène, à l'époque de la puberté, pour aviser aux moyens de maintenir le système en bon état et faciliter l'éruption menstruelle, diffèrent suivant le tempérament de la jeune fille, sa position sociale, la nature de ses occupations, etc.

Lorsque sa constitution est forte et que le développement corporel se fait sans trouble, il convient de laisser la nature livrée à elle-même, ou de ne tracer d'autres règles hygiéniques que celles qui conviennent à toutes les époques de la vie.

---

(1) Dumas; Principes de Physiologie.

La jeune pubère est-elle lymphatique, faible, délicate, on tâchera de fortifier sa constitution par un bon régime, la respiration d'un air vif et sec, les bains froids dans une eau courante, dans la mer si cela est possible, la gymnastique, etc. Existe-t-il une affectibilité ancienne, soit originelle, soit acquise par une mauvaise éducation, il faut diminuer l'activité sanitaire et tâcher de la mettre en rapport avec les diverses forces dévolues à l'économie. En conséquence, on éloignera tout ce qui pourrait exalter ou pervertir l'imagination de la jeune pubère et lui procurer des émotions. On lui prescrira un régime tempérant, un exercice plutôt actif que passif, des distractions, des bains, tantôt tièdes, tantôt froids, afin d'éviter un trop grand relâchement ou trop de tension.

Bien que la première menstruation soit, en général, le signal de la nubilité, la jeune fille n'est pas encore assez développée pour devoir être engagée, à cette époque, dans les liens du mariage ; d'ailleurs, ce n'est guère qu'à 18 ans, du moins dans nos climats, que les fonctions génératrices peuvent être exercées sans aucune fâcheuse influence sur l'économie.

2° *Soins thérapeutiques.* — Parmi les causes capables de mettre obstacle à la première éruption menstruelle ou de la rendre difficile, les principales sont une trop grande irritabilité de tous les systêmes et de l'utérus en particulier ; une sorte

d'inertie de cet organe qui ne lui permet pas d'exciter les mouvemens synergiques nécessaires à l'accomplissement du *molimen hæmorrhagicum;* des diversions à la fluxion utérine occasionées par des irritations nerveuses, inflammatoires ou de toute autre nature, plus ou moins éloignées de l'appareil génital; enfin, une constitution naturellement débile ou épuisée accidentellement.

Lorsque la première menstruation est empêchée, rendue difficile par un éréthisme sanguin (ce que l'on reconnaît à de fréquentes bouffées de chaleur, à des rougeurs et à des efflorescences cutanées, à des agitations, à l'insomnie, à des éruptions miliaires sur diverses parties du corps, notamment à la face, à des impatiences lors de la moindre contrariété, à l'aptitude aux maladies inflammatoires, etc.), il convient d'y remédier par des boissons tempérantes, telles que le petit-lait, l'eau de veau, l'orgeat, les émulsions, par un régime doux et l'abstension de toute cause excitante, physique ou morale. Si, malgré ces moyens, l'agitation générale persistait, on ne devrait pas hésiter à recourir à la saignée. On la pratiquerait à la saphène pour la rendre révulsive. On pourrait, en outre, afin de diminuer l'excitabilité de l'utérus, prescrire des bains de siége, et même quelque préparation opiacée, s'il existait une douleur nerveuse dans cet organe ou aux environs.

Lorsque les efforts naturels qui se déclarent pen-

dant la puberté, pour opérer la menstruation, manquent du degré d'action qui leur est nécessaire, il convient de relever les forces par une bonne alimentation, les amers, les ferrugineux, les frictions avec la teinture de quinquina, les bains de mer, et, dans les cas d'insuccès, on pourrait chercher à réveiller l'action engourdie de l'appareil génital à l'aide de l'électricité.

Quand la jeune fille est atteinte d'une maladie qui appelle vers l'organe où elle réside des mouvemens fluxionnaires, on sait que la menstruation doit s'établir difficilement par suite de cette loi : *Duobus laboribus simul abortis non in eodem loco fortior obscurat alterum.* Il importe alors de provoquer l'entrée en fonction de l'utérus, parce que la maladie qui distrait la nature de cette fonction, s'aggrave de la quantité de fluxion qui devrait avoir lieu vers cet organe. Diriger les mouvemens fluxionnaires vers l'utérus par divers attractifs, tels que les pédiluves, les bains de siége, les bains de vapeurs, les ventouses aux cuisses, aux aines, les frictions sèches sur les membres abdominaux, les sangsues à la vulve; combattre la maladie, cause de la non apparition du premier flux menstruel, par des moyens appropriés à sa nature et à son siége; avoir égard à la constitution de la malade, à ses forces et à une foule d'autres considérations, telles nous paraissent être les bases du traitement en pareil cas.

Si la jeune fille est très-nerveuse et tourmentée

par des symptômes hystériques, on tâchera de calmer son extrême sensibilité par des distractions, l'exercice, les bains tièdes, des boissons adoucissantes, le laitage, etc. S'il existait de vives douleurs et de l'insomnie, on y remédierait par l'opium, la décoction de pavot ou l'extrait de coquelicot. En outre, un point essentiel, c'est d'employer, dans le même temps, les divers attractifs propres à faire naître le *molimen hémorrhagique*.

Lorsque le retard de l'éruption menstruelle tient uniquement à l'atonie des organes générateurs, chez une femme d'ailleurs bien portante, et dont le tempérament est suffisamment formé, le mariage peut être un emménagogue très-efficace. On doit donc alors le conseiller, pourvu que les convenances le permettent : le même moyen serait le plus puissant remède chez une jeune fille très-nerveuse, et qui, quoique parvenue à sa dix-septième ou dix-huitième année, ne serait pas encore menstruée.

SECONDE PARTIE.

Dérangemens de la menstruation.

L'écoulement menstruel dont se plaignent la plupart des femmes comme d'un assujettissement incommode, est pourtant le signe et la mesure de leur santé. On peut même ajouter, avec Désormeaux, qu'il en est la source, puisque la santé ne peut être notablement altérée, sans que la menstruation éprouve

quelque dérangement, et que les troubles de cette fonction influent toujours sur l'exercice des autres.

Les dérangemens des menstrues sont très-nombreux et très-fertiles en mauvais résultats; mais les plus importans à considérer, ceux qui semblent être l'origine de tous les autres, peuvent se réduire à quatre principaux; savoir : l'*atactoménorrhée* (écoulement irrégulier), la *dysménorrhée* (écoulement difficile), la *ménorrhagie* (écoulement immodéré), l'*aménorrhée* (suppression de l'écoulement), et enfin les *déviations* (règles déviées).

Menstruation irrégulière. Dans l'état normal, les règles, une fois établies, reviennent ordinairement, comme nous l'avons déjà dit, tous les vingt-huit ou trente jours; mais il arrive souvent qu'elles n'observent pas de périodes régulières, et cela principalement, lorsque, à l'époque de la puberté, elles n'ont paru qu'avec plus ou moins de peine, ou bien, lorsque, après avoir paru d'abord, elles se sont supprimées par une cause quelconque.

Généralement, toute évacuation qui a lieu à une époque différente de celle que la nature a adoptée pour l'éruption des règles de telle femme en particulier, peut être considérée comme pathologique : néanmoins, on ne doit pas regarder comme telle, l'irrégularité menstruelle qui annonce l'âge de retour, puisque cette irrégularité ne porte aucune atteinte au bien-être de l'économie.

La menstruation est dite anomale, quand elle est

trop rapprochée ou trop éloignée. Celle dont les retours sont fréquens, tient, dans la plupart des cas, à une trop forte disposition fluxionnaire, ou à une trop grande excitabilité sanguine et nerveuse. Celle, au contraire, dont les retours sont plus ou moins éloignés, tient, le plus souvent, à la faiblesse et à une sorte d'anémie.

La menstruation anticipée peut nuire, ou par l'abondance de l'écoulement, ou par la perturbation que toutes les fonctions éprouvent de la prédominance des actes nécessaires à la formation de cet écoulement. On y remédie par les adoucissans, le repos, de petites saignées révulsives, des maniluves, des ventouses aux mamelles, etc.

La menstruation retardée par faiblesse ou anémie, exige les analeptiques, les ferrugineux, le quinquina, les bains froids, et tous les moyens propres à réveiller ou à ranimer les forces. Si elle tenait à la pléthore, à un excès de la partie fibrineuse du sang sur la partie séreuse, à un défaut de synergie ou d'accord entre la fluxion hémorrhagique et la dilatation des vaisseaux exhalans ou capillaires, on aurait recours à la saignée, et à divers moyens hygiéniques ou diététiques, propres à ralentir l'activité de l'hématose et à modifier la constitution chimique du sang.

Dysménorrhée. On donne ce nom à tout écoulement menstruel qui se fait avec difficulté.

La dysménorrhée peut avoir lieu, soit vers la pre-

mière apparition des règles, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, soit lorsqu'elles sont bien établies, soit encore lorsqu'elles sont sur le point de cesser spontanément.

Dans la dysménorrhée, la menstruation a lieu aux époques ordinaires, mais elle est accompagnée de douleurs plus ou moins vives, et de plus de malaise que dans la menstruation facile; en outre, l'écoulement a lieu goutte à goutte et par une sorte de *stillicidium*: aussi plusieurs auteurs ont-ils désigné la dysménorrhée sous le nom de *strangurie menstruelle*.

La dysménorrhée n'est très-souvent que le premier degré d'une suppression complète. On l'observe, le plus ordinairement, chez les femmes très-irritables; chez celles qui ont la fibre sèche, un tempérament ardent et bilieux; chez les filles, plus souvent que chez les femmes; chez celles qui sont stériles, bien plus fréquemment que chez celles qui ont des enfans; dans tous les cas enfin où l'utérus, jouissant d'une extrême sensibilité, les pores de ses vaisseaux exhalans sont souvent atteints de spasme, et ne peuvent, en conséquence, se dilater qu'avec peine, pour donner passage au sang dirigé vers eux par le *molimen hæmorrhagicum*.

Les principales indications, en pareil cas, doivent avoir pour but de diminuer l'éréthisme nerveux de l'utérus, et de faire cesser la constriction du système capillaire. On emploie, à cet effet, les bains

émolliens, les hypnotiques, les boissons émulsives et la saignée elle-même, afin d'opérer plus rapidement et plus sûrement une détente.

Ménorrhagie. — Il existe un si grand rapport entre le flux menstruel et la ménorrhagie, qu'il serait difficile, à ne s'en tenir qu'à la quantité de l'évacuation, de déterminer où finit l'un et où commence l'autre de ces écoulemens. La menstruation immodérée diffère surtout de celle qui ne l'est pas, par la perte des forces qui en est la suite. L'écoulement d'une quantité assez grande peut, en effet, n'occasioner aucun accident chez une femme pléthorique, tandis qu'un beaucoup moindre jettera une femme faible dans un état de langueur.

On a dit que la ménorrhagie attaquait seulement les femmes d'un tempérament névroso-sanguin; mais, si l'on considère la diversité de constitution qui s'observe chez les femmes sujettes aux règles excessives, on ne pourra croire que la disposition hémorrhagique s'associe exclusivement à aucun des tempéramens décrits par les physiologistes. Cette disposition spéciale peut co-exister avec une idiosyncrasie quelconque, avec une asthénie profonde, et même avec l'anémie; et, suivant M. Lordat, elle est transmissible par voie de génération, aussi bien que les autres tempéramens.

Une vie oisive, une nourriture succulente, des désirs amoureux trop vifs disposent également à la ménorrhagie.

Ses causes occasionelles sont le coït trop souvent répété, les émotions vives de l'âme, les boissons spiritueuses, etc.

Ses symptômes précurseurs sont ceux des hémorrhagies par fluxion générale.

Ses signes sont une perte beaucoup plus abondante, plus prolongée que de coutume, accompagnée de faiblesse, de la petitesse du pouls, de la pâleur de la face, souvent de douleurs lombaires ou hypogastriques, d'essoufflemens, de lassitudes, de vertiges, de tintemens d'oreilles, d'une disposition à l'évanouissement, parfois même aux convulsions.

La première indication à remplir est de placer convenablement la femme dans un lit frais et sur un lit dur, le bassin étant un peu élevé; s'il existe une fièvre intense, de lui prescrire une diète sévère, des boissons froides, légèrement acidules. On combattra en même temps la fluxion vers l'utérus par la saignée du bras, des ventouses aux mamelles, des maniluves sinapisés, et des applications froides sur l'hypogastre.

Dans la ménorrhagie passive qui succède à celle dont il vient d'être question, quand l'effusion sanguine est très-copieuse et opiniâtre, tout comme dans les pertes primitivement passives, il s'agit de relever le ton des organes et d'opposer une barrière à l'hémorrhagie, au moyen du tamponnement.

Si la ménorrhagie s'était développée sous l'empire des causes morales et qu'elle fût accompagnée

de douleurs utérines ou lombaires, ou la combattrait par l'opium et divers anti-fluxionnaires appropriés à la nature de la fluxion.

Les ménorrhagies intermittentes cèdent facilement au sulfate de quinine. (Picqué, Arloing, MM. Roche, Sanson, etc.)

Aménorrhée. — 1° Pris dans son acception étymologique, ce mot désigne le défaut des menstrues, de quelque cause qu'il dépende. Employé dans un sens plus restreint, il s'applique seulement aux suppressions morbides de la menstruation, qui surviennent lorsque celle-ci est déjà établie. Quand on lui réserve cette signification, le manque de la première éruption menstruelle, lors de la puberté, est appelé rétention des règles ou *retard de la première menstruation.* Toutefois, nous ne voyons aucun inconvénient à nommer aménorrhée, toute absence d'écoulement mensuel aux époques où il devrait se faire, pourvu que l'on emploie un adjectif propre à en désigner l'espèce.

2° Ce que nous avons dit de l'aménorrhée pubéréenne, nous dispense d'en parler ici.

3° L'aménorrhée par suppression est tour à tour effet et cause d'un grand nombre de maladies.

4° Les règles peuvent être empêchées ou subitement arrêtées par les passions vives, une joie immodérée, une vive douleur, une grande émotion, une saignée intempestive, l'immersion des membres dans l'eau froide, etc.

Tous les tempéramens sont exposés à l'aménorrhée, mais surtout le lymphatique et le nerveux.

Parmi les maladies capables de produire l'aménorrhée, les plus communes sont la chlorose, la phthisie pulmonaire, l'hectisie, et généralement toutes les phlegmasies aiguës ou chroniques, mais particulièrement ces dernières.

5° Quelquefois l'absence de l'écoulement périodique est le seul phénomène de l'aménorrhée; mais, il est très-rare que celle-ci se prolonge quelques mois, sans que les besoins fluxionnaires inhérens en quelque sorte à la constitution de la femme, se manifestent par des efforts hémorrhagiques. Si le *molimen* a lieu vers les organes pelviens, et que le flux ne paraisse point, la malade éprouve de la tension, une douleur, une chaleur plus ou moins intense à l'hypogastre et aux lombes; de la pesanteur, des tiraillemens dans le bassin et aux aines. Outre ces symptômes locaux, il y a maintes fois des céphalalgies; les membres inférieurs sont engourdis; les fonctions digestives sont dérangées; la respiration est parfois gênée; le pouls est variable, mais le plus ordinairement dicrote; le moral est abattu; la malade a des lassitudes, de la paresse, de l'ennui, etc. Ces derniers symptômes existent aussi, lorsque le mouvement fluxionnaire est ambulant. En pareil cas, on observe aussi des éruptions, du prurit, de la chaleur en diverses parties, et souvent des hémorrhagies supplémentaires.

6° Lorsque la suppression des règles persiste pendant un temps considérable, l'utérus peut devenir le siége de métrites aiguës ou chroniques, et, s'il existe une diathèse cancéreuse, d'un squirrhe et d'un cancer.

Mais, ce n'est pas à la matrice seule qu'une longue aménorrhée fait ressentir son influence : tous les organes, sans exception, peuvent l'éprouver directement ou indirectement. Quelle est, en effet, l'espèce de fièvre, de phlegmasie, d'hémorrhagie, de nécrose, de lésion organique, que l'on ne trouve pas décrite par les auteurs comme se rattachant à la suppression menstruelle? Aussi, n'est-ce pas sans raison que l'on a dit: *Uterus sexcentarum ærumnarum mulieribus causa.*

7° L'indication principale dans le traitement de l'aménorrhée, est d'en combattre la cause essentielle.

La suppression est-elle le résultat d'une affection inflammatoire, bilieuse, catarrhale, nerveuse, d'une lésion organique, etc., on attaquera ces états morbides eux-mêmes, en négligeant l'aménorrhée, à moins que celle-ci ne devînt une complication assez importante pour ajouter quelque chose à la maladie principale.

Lorsque le *molimen* hémorrhagique est rendu vain par la faiblesse de la fluxion, on peut chercher à l'activer par quelque stimulant. Hippocrate conseillait, dans ce but, le bain froid. Il paraît bien que le resserrement occasioné par l'impression d'un bain

de ce genre pourrait rendre la fluxion plus vive; mais ne serait-il pas à craindre qu'il en changeât la direction, et, dans cette crainte, un pédiluve sinapisé ne serait-il pas préférable? On a conseillé aussi, comme propre à raviver le *molimen*, l'infusion de coquelicot, de matricaire, etc. On ne doit pas négliger non plus, dans ces cas, divers exercices, tels que la promenade en voiture, l'équitation, la danse, etc.

L'aménorrhée résulte-t-elle d'une pléthore utérine avec distension des vaisseaux et irritation constrictive des pores, il convient d'y remédier par une saignée locale.

Quand la suppression dépend d'un resserrement spasmodique des exhalans, les moyens indiqués sont les bains de siége, l'infusion de tilleul, l'opium et autres antispasmodiques.

Dans l'aménorrhée chlorotique, de même que dans toute suppression avec prédominance d'atonie, on retire d'excellens effets du sulfate de fer combiné avec le sous-carbonate de potasse, sans oublier, bien entendu, les soins hygiéniques, surtout ceux qui peuvent modifier la constitution chimique du sang, ou pour mieux dire, toutes les fonctions nutritives et sensitives.

Les indications particulières fournies par les affectibilités de chaque malade, par les complications, l'état des forces, sont trop nombreuses pour que nous les exposions; il nous suffit d'avoir tracé quelques principes généraux.

Déviations des menstrues. — Tous les organes peuvent devenir le siége d'hémorrhagies supplémentaires de la menstruation ; néanmoins, les déviations les plus fréquentes sont celles qui s'opèrent par les membranes muqueuses gastrique et pulmonaire.

Si ces hémorrhagies s'exécutaient régulièrement en un lieu peu important à la vie, et remplaçaient la menstruation de manière à influer avantageusement sur le maintien de la santé, on devrait respecter cette direction ; dans les cas contraires, le médecin ne doit pas perdre de vue que l'indication première est de rappeler la fluxion vers l'utérus. On ne doit jamais songer à arrêter l'écoulement insolite, d'une manière directe, à moins qu'à raison de son siége et de sa violence il ne menace fortement les jours de la malade.

Les préceptes et les moyens applicables au traitement des déviations menstruelles, sont les mêmes que ceux qui concernent l'aménorrhée.

TROISIÈME PARTIE.

§. I. — Phénomènes de la ménopause.

L'âge critique, c'est-à-dire l'époque de la ménopause ou de la cessation des règles, arrive pour l'ordinaire, dans nos climats, de 40 à 45 ans. On a bien des exemples d'anticipation et de retard de

cet âge : ainsi on a vu des femmes cesser d'être menstruées dès l'âge de 35 à 36 ans; tout comme on en cite d'autres chez lesquelles la menstruation s'est maintenue au-delà de la 55e et même de la 60e année.

La cessation du flux menstruel a lieu rarement d'une manière brusque et subite; presque toujours elle s'opère avec lenteur et s'annonce quelques mois, souvent même quelques années à l'avance par divers phénomènes : les plus ordinaires sont un peu de malaise, des engourdissemens dans les jambes et des maux d'estomac à l'époque des règles. A cela se joignent de légères anomalies dans la menstruation, relativement à ses retours, à sa durée, à son abondance. Ainsi, tantôt cette évacuation se manifeste à des intervalles plus rapprochés que de coutume en moindre ou en plus grande quantité, tantôt elle ne vient qu'à des distances très-éloignées et souvent après avoir paru tout-à-fait supprimée. Chez quelques femmes, il survient des pertes blanches et un sentiment de pesanteur dans l'abdomen; chez toutes, le flux, avant de disparaître complétement, devient moins coloré.

Quelquefois les organes générateurs sont encore après la cessation des règles, à des époques plus ou moins éloignées, le centre d'un faible mouvement fluxionnaire qui détermine une pléthore locale.

Plusieurs femmes n'éprouvent aucune altération dans leur santé à l'âge critique; quelques-unes

semblent même prendre une nouvelle vigueur : c'est ainsi que l'on voit des complexions frêles et délicates, ou singulièrement affaiblies par les évacuations sanguines, se trouver très-bien de la cessation des menstrues. Débarrassées d'une fonction, alors complétement inutile, plusieurs d'entre elles paraissent, pour ainsi dire, renaître et jouir d'une nouvelle existence. Chez certaines, un embonpoint agréable, des couleurs brillantes remplacent les langueurs, les tourmens, tous les maux, enfin, que leur faisait ressentir une menstruation quelquefois irrégulière et douloureuse. Mais malheureusement toutes ne jouissent pas de ces avantages : chez le plus grand nombre, beauté, grâces, séduisante tournure, formes agréables, contours délicieux, physionomie ravissante, pouvoir de conquérir les cœurs, tout disparaît sans retour, et cette perte ne va point sans soupirs, sans regrets. Dès-lors le moral change : les soins de la toilette et l'empressement à voler au sein des plaisirs, au bal, à la promenade, font place à de nouvelles passions, parmi lesquelles on peut signaler la dévotion, moyen puissant qui rappelle le passé comme une illusion, et présente l'avenir comme une source de bonheur.

§. II. — Maladies de l'age critique.

Ces maladies peuvent être divisées en idiopathiques et sympathiques. Nous nommons idiopathiques

celles qui affectent l'utérus ou ses annexes, et sympathiques celles qui attaquent d'autres organes, par suite de la fâcheuse influence qu'exerce chez eux la cessation du flux menstruel.

Les premières sont une pléthore locale, des hémorrhagies utérines, la métrite aiguë ou chronique, la leucorrhée, des ulcérations, le squirrhe, le cancer, des polypes, des kystes, l'hydrométrie, l'hydropisie des ovaires, etc.

Les secondes sont des hémorrhoïdes, des érysipèles, des dartres, des éruptions pustuleuses, des phlegmons, des furoncles, des tumeurs rhumatismales, goutteuses, scrofuleuses, l'hystérie, etc.

§. III. — Précautions que l'age critique réclame.

Dès que la femme a lieu de croire qu'elle commence à se déranger, elle doit, si elle est sage, veiller à sa santé avec plus de précaution, rompre ses habitudes nuisibles pour en contracter de plus salutaires, s'adresser à un médecin instruit qui lui tracera la conduite à tenir dans cette époque de la vie. Les moyens que l'on doit employer alors, très-simples pour la plupart, sont, par cela même, le plus souvent négligés. C'est ainsi que souvent on voit des femmes préférer quelques médicamens nuisibles et insignifians, à des promenades du matin dans la belle saison, ou de la journée dans les beaux

jours de l'hiver, qui leur seraient incomparablement plus salutaires. Rien ne peut les faire sortir de cet état d'oisiveté dans lequel une éducation vicieuse les a plongées. Le travail le plus excessif n'est pas si à craindre qu'une oisiveté absolue. Le besoin qui force certaines femmes de la dernière classe du peuple à des travaux qui sembleraient devoir être réservés pour les hommes, ne les prive que de quelques agrémens frivoles. En effet, on a rarement occasion d'observer des accidens, lors de la cessation des menstrues, chez les femmes laborieuses, à moins que la disette et la misère ne déterminent chez elles des hémorrhagies ou des lésions de l'utérus toujours funestes. Ces femmes méritent souvent de graves reproches, puisqu'elles ne font aucune attention aux accidens qu'elles éprouvent; elles continuent leur régime et leurs travaux ordinaires, négligent toutes les règles de propreté et de salubrité que le bon sens leur prescrit, consultent et suivent les avis des commères, qui ne manquent jamais d'aggraver leurs maladies, et tombent ainsi, par leur faute, dans des maux qui les mènent au milieu de la douleur et plus ou moins rapidement au tombeau.

Les femmes pléthoriques, pour prévenir un grand nombre d'accidens, doivent recourir à de petites saignées, surtout quand elles en ont contracté l'habitude depuis long-temps, ou qu'elles éprouvent des écoulemens très-forts: l'omission de cette évacuation serait nuisible. On doit tirer peu de sang à la fois

dans le commencement, mais répéter souvent les saignées; on les continue ensuite, en éloignant les époques. On les pratiquera aux bras plutôt qu'aux extrémités inférieures, comme le conseillait Petit-Radel, parce que le sang se porte particulièrement alors vers les parties supérieures, ainsi que le prouvent les maux de tête plus ou moins violens, les rougeurs et les efflorescences du visage, les hémorrhagies nasales chez plusieurs femmes; les crachemens de sang chez celles qui ont la poitrine faible et chez celles en qui tout annonce un vice héréditaire ou acquis dans les organes inférieurs de la respiration. Il serait, en effet, très-dangereux de saigner au pied, parce qu'on fait affluer le sang dans les parties inférieures, et surtout dans la région utérine. Si la femme était d'un embonpoint extrême, ou avait une répugnance invincible pour la saignée, on emploîrait les ventouses ou les sangsues.

La crainte que quelques femmes conçoivent de devenir hydropiques, parce que leurs articulations se gonflent, est illusoire; ce gonflement est bien différent de celui qui appartiendrait à l'hydropisie, puisqu'il est accompagné de rougeur, de chaleur et de dureté : ce dernier cède à la saignée et à quelques laxatifs, après qu'on a procuré une détente par la saignée générale. Quelques femmes éprouvent des accidens locaux plus ou moins violens, tels que les douleurs aux lombes, aux cuisses, à l'hypogastre.

On a conseillé alors d'appliquer des sangsues à la

vulve; mais on doit considérer que ces applications trop réitérées peuvent, dans beaucoup de cas, favoriser le retour du sang vers l'utérus, et disposer cet organe à des congestions, au squirrhe, etc.

Les exutoires, surtout les cautères, conviennent beaucoup aux femmes qui, à l'époque critique, éprouvent des éruptions dartreuses, des érysipèles, des douleurs rhumatismales, des mouvemens fluxionnaires vagues, des épistaxis, des hémoptysies, de la dyspnée, etc. Ils conviennent encore assez généralement à celles qui ont été sujettes à des gonflemens glanduleux dans leur jeunesse, et à toutes celles qui ont eu la menstruation difficile.

Je termine ici mes considérations sur un sujet qui, pour être traité convenablement, demandait une plume plus habile et plus exercée que la mienne. Entraîné par l'intérêt et la beauté des questions qui s'y rattachent, je ne me suis aperçu qu'un peu tard qu'*il n'allait pas à ma taille*. Trop avancé, cependant, pour revenir sur mes pas, je compte sur l'indulgence de mes Juges, et les prie de me faire l'application de cet adage:

Si desint vires, tamen est laudanda voluntas.

FIN.